

ayant été obligé d'aller administrer les derniers sacrements à un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en asséna un coup terrible sur la tête de l'infortunée qui tomba assommée. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infâmes firent des recherches dans tous les coins de la maison et découvrirent une somme considérable d'argent qu'ils séparèrent entre eux puis ils disparurent.

Les enfants avait été enfermés dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menacés de sa hache avec des imprécations effroyables et jurait de leur fendre la tête s'ils proféraient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'étaient blottis l'un près de l'autre demi-morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cessé, le plus âgé se décida à s'avancer tout doucement vers la fenêtre. Il aperçut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette, ouvrirent la porte de l'appartement où ils avaient vu leur mère pour la dernière fois. Une mare de sang inondait le plancher. Hélas ! la pauvre femme n'était plus qu'un cadavre.

Je renonce à peindre la scène déchirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de désespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe était terminée et le père revenait tout joyeux avec les autres personnes de sa famille, lorsqu'ils rencontrèrent dans l'avenue les deux enfants qui couraient éplorés en criant : « papa, papa, viens donc vite, maman est morte il y a des hommes méchants qui l'ont tué. » Le père en ouvrant la porte ne connut que trop la triste vérité.

Cette nouvelle que je rapportai à Baptiste fut confirmée le lendemain par des documents officiels et certains.

Par la désignation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce récit expliqua à Baptiste pourquoi à pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'était pour dépister leurs poursuivants qu'ils étaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu où ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps à perdre. J'envoyai Baptiste louer une barque et le même soir à neuf heures, Adala, Aglaousse et moi, nous voguions sur le fleuve poussés par un bon vent. Douze heures après, nous entrâmes dans la rivière St-Charles et débarquions près de l'Hôpital Général de Québec.

Baptiste et les amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts à tout événement.

Revenons à notre voyage. Nous allâmes frapper à la porte du parloir du couvent. Une jeune sœur vint au guichet. J'avais tant hâte de savoir si mon enfant y trouverait asile et confort que sans autre préambule je demandai la permission de visiter les salles, prétextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui était là depuis plusieurs années.

(à suivre)

Dr Ch. DE GUISE.